

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 2 (1908-1909)  
**Heft:** 14

**Rubrik:** La musique en Suisse

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Il était un petit navire (bis)

Qui n'avait ja, ja, jamais navigué, (bis)

ne fut si admirablement sertie. M. Jaques-Dalcroze en a su faire une « perle ».

Et comme il se trouvait sur la voie de l'expérimentation virtuose, le voici qui dans *Farfadets* (orchestre, baryton, solo et chœur mixte), plus encore que dans « La forêt parle », traite les voix du chœur comme autant de registres instrumentaux, de timbres caractéristiques s'adjoignant à ceux de l'orchestre, pour faire entendre « dans les bois qu'on croirait endormis... des bruits étranges ». Ce sont des *zz* prolongés, des *tripp et tropp et tripp et trapp* sautillants et jaseurs, des *lul lul lul...* *poutsch, poutsch, poutsch* mystérieux et fantastiques : « Le silence frissonne, l'on chuchotte dans l'ombre, on comploté et l'on rit. Les hôtes mystérieux de la forêt enchantée s'invitent au bal ».

Aux voix de la Nature si souvent éveillées dans le cours de l'œuvre se mêlent alors les voix multiples des *Cloches* : un chœur mixte d'une richesse mélodique inouïe, encadrant un solo de mezzo-soprano

Quand la neige en fleurs,  
Quand la neige, tout doucement,  
A vêtu d'un blanc vêtement,  
Les toits, les places,  
Votre voix s'assourdit un peu  
Comme si, cloches du bon Dieu,  
Vous étiez lasses...

dont les vers, on l'a deviné, sont du délicat poète Jules Cougnard. La lassitude ne dure guère. Il semble que de tous les points de l'horizon arrivent les appels sonores des voix d'airain qui « accompagnent l'homme à travers la vie ».

Bien qu'elle fût lougue déjà, la veillée s'enfuit vite en ce flot d'images aussi vives que diverses... *Le veilleur de nuit* passe, il exhorte grands et petits de sa voix grave et solennelle, habituée à vibrer dans le grand silence d'alentour : « Pensez une heure de la nuit à notre Seigneur Jésus-Christ »... Et c'est comme un saisissant prélude à la *Prière finale*, à la prière où tous, « avant que l'aube ne s'éveille », implorent avec ferveur la protection divine :

L'esprit du mal rôde et s'attarde,  
La nuit vient, soyez notre garde.  
Notre Seigneur protégez-nous,  
Protégez-nous !

## La Musique en Suisse.

### Suisse romande.

Des circonstances impérieuses ont empêché le chroniqueur d'assister, ainsi qu'il se l'était proposé, à la plupart des grandes auditions de cette dernière quinzaine. Si lui-même y perdit quelques impressions d'art vivant, et il le regrette fort, le lecteur, lui, ne s'en apercevra guère. On le promènera *autour* de l'œuvre qu'en définitive une exécution, si belle soit-elle, ne grandit jamais !

Mais avant de parler des œuvres considérables que je mentionnais déjà à la fin de ma dernière chronique, je voudrais jeter un coup d'œil rapide sur l'activité musicale de nos principales villes ou bourgades. On remarque un peu partout, depuis quelques années déjà, un intérêt croissant pour les reconstitutions d'œuvres anciennes de tous genres. C'est dans cet ordre d'idées qu'il faut rappeler ici, puisque je ne l'ai pas fait encore, une représentation du *Dervin du Village*, à **Neuchâtel**, par un groupe d'amateurs comprenant entre autres M<sup>me</sup> Godet, la fille de l'éminent rousseauiste qui professe à l'Académie de cette ville; — ou encore les auditions que quelques artistes belges donnèrent un peu partout de *Zémire et Azor*, l'opéra comique du vieux Grétry, représenté pour la première fois en 1771. — Plus récemment, M. Lucien de Flagny a fait entendre à **Genève** une œuvre curieuse de François Couperin le Grand, un *Concert instrumental sous le titre d'Apothéose*, composé à la mémoire de l'incomparable

*M. de Lulli*, puis, dans une conférence à l'Aula, avec le concours de M<sup>me</sup> Poulin-Wisard, une série intéressante de chansons françaises. — D'autres chansons françaises, harmonisées par Fr. A. Gevaert, furent exécutées sous l'excellente direction de M. W. Montillet, dans une des séances offertes par l'*« Union pour l'art social »*. On entendit ce même soir M<sup>me</sup> Rœsgen-Liodet, cantatrice, puis M. Gustave Koeckert, violoniste, dans des interprétations de vieux maîtres (Tartini, Corelli, Bach, Händel, etc.), dont il avait expliqué l'œuvre auparavant. « M. G. Koeckert, dit un de nos confrères, se montra musicien consommé, artiste intelligent et délicat. Tout le caractère, toutes les nuances de cette musique furent rendus avec un souci d'art tout à fait remarquable ».

S'il est vrai que bon nombre de concerts de cette quinzaine étaient des « derniers » concerts, il n'en faut pas déduire que ces séances de clôture marquent la fin de la saison musicale. Nous en sommes loin. Des liasses de programmes et de documents divers en font foi. Ouvrons-les : au **Lieu**, le 14 mars, un vaillant chœur mixte dont j'ai eu précédemment l'occasion d'admirer la belle tenue, chantait entre autres le *Psaume 42* de F. Mendelssohn, pour chœur mixte, soprano (M<sup>me</sup> Lilas Goergens) et orgue, sous la direction de M. le pasteur O. Barblan. — Le 15, à **Genève**, M. Bernhard Stavenhagen donne avec un succès considérable un récital populaire (?) de piano, avec au programme plusieurs sonates de Beethoven, du Fr. Liszt, etc. Quelques jours plus tard, c'est l'*« Orchestre symphonique »* de Lausanne qui joue à **Montreux**, sous la direction de M. Alonso Cor de Las, et avec le concours très apprécié de M. Tom Canivez, dans le concerto de violoncelle d'Ed. Lalo. Le 18 mars également, en matinée, « cent-cinquante personnes, nous écrit un correspondant de **Vevey**, applaudissaient avec M<sup>me</sup> Marie-E. de Jaroslawska l'œuvre de M. Em. Moor dans laquelle la pianiste fit preuve d'une belle musicalité ». — Le 21, M<sup>me</sup> Elisabeth Favre, cantatrice, et M<sup>me</sup> Frida Richard, violoniste, prenaient part, à **La Chaux-de-Fonds**, au concert donné par l'*« Union chorale »* et l'orchestre « L'Odéon » que dirige M. G. Pantillon. Je relève au programme : *Juillet* de ce dernier, pour soprano et orchestre, puis avec orchestre également, un chœur d'hommes des frères Hillemacher : *Les Pêcheurs*. Le même jour, les auditeurs de l'*« Art social »* de **Couvet** avaient l'heure d'assister à une séance de musique de chambre donnée par les artistes neuchâtelois et comprenant du Mendelssohn, du Mozart et du Schumann. — M. René Sentein, le baryton qui remporta de grands succès sur la scène lausannoise et ailleurs et qui désormais professe le chant à **Lausanne**, avait convié ses amis et connaissances à une audition qui eut lieu le 25 mars. Il y chanta de sa voix chaude et vibrante le fameux prologue des *Pagliacci*, de Leoncavallo, l'air du berger des *Armaillis*, de Gustave Doret, etc. M<sup>me</sup> et M. C. Odeyer et M. Plomb, violoncelliste, participaient à cette audition. — D'autre part, les mercredis de l'*« Orchestre symphonique »* continuent leur cours avec la VI<sup>me</sup> (*Pastorale*) et la VII<sup>me</sup> symphonies de L. van Beethoven, accueillies par le public comme d'anciennes et chères connaissances que l'on éprouve toujours de la joie à rencontrer. M<sup>me</sup> J. de Crousaz, qui joua avec beaucoup de talent un concerto à la fois bizarre et insipide de Martucci, et M<sup>me</sup> Burgmeier dont on aime à réentendre la voix d'alto si bien timbrée, étaient les solistes de ces deux soirées. Parlant de cette dernière, M. Ed. Platzhoff-Lejeune écrit : « M<sup>me</sup> Lisa Burgmeier s'est produite avec un programme original. Je défie le public lausannois d'avoir jamais entendu l'air de la *Belle Cordonnière*, de Beethoven, qu'ignore même Nottebohm dans la liste thématique des œuvres du maître. Il s'agit d'un vaudeville d'Ignace Umlauf (1756-96), ami de Beethoven, pianiste et chef d'orchestre de la cour de Vienne, qui porte le titre indiqué et pour lequel Beethoven en 1796, sur un texte naïvement archaïque de Stéphanie Cadet, a composé deux airs pour basse. M<sup>me</sup> Welti-Herzog a célébré des triomphes avec cette jolie bluette et M<sup>me</sup> Burgmeier, à son tour, a charmé l'auditoire par cette musique vieillotte et gracieuse à souhait ».

A **Montreux** également les concerts symphoniques que dirige avec talent M. Fr. de Lacerda continuent et se prolongeront jusqu'en mai. Les programmes en sont toujours attrayants et bien composés, avec un brin de parti-pris. C'était, le 27 mars, une symphonie en ut majeur, de C. de Dittersdorf, du Smetana (*La Moldau*) et du Rich. Wagner (ouverture des *Maitres-Chanteurs*), entre lesquels le concerto de violon en la mineur de Vieuxtemps (M. J. Meersson), l'*Elégie* de Fauré et l'*Allegro appassionato* de Saint-Saëns, pour violoncelle (M. A. Schuyer) prenaient place.

Enfin voici quelques séances de clôture : à **Neuchâtel**, le 18 mars, dernière soirée de musique de chambre dont la réalisation fut possible, comme celle des précédentes, grâce seulement à l'obligeance et au talent de M<sup>me</sup> Yvonne Röthlisberger qui se chargea de la partie de second violon, en remplacement de M. Emile Lauber, absent. Tout ne fut évidemment pas par-

fait dans cette séance, néanmoins MM. Quinche et Veuve donnèrent une fort belle interprétation des *Variations* que M. Saint-Saëns écrivit pour deux pianos, sur un thème de Beethoven, et l'exécution du quintette de Rob. Schumann (op. 44, en *mi bémol*) prouva bien que les différents pupitres sont occupés par des musiciens de race. — A Genève, Quatuor Berber et Concerts d'abonnement ont achevé leurs séries de concerts. La dernière séance de musique de chambre de MM. Berber, Reymond, Pahnke et Ad. Rehberg offrait au public vivement impressionné et manifestant avec enthousiasme un quatuor de Tschaïkowsky (op. 22, en *fa majeur*), un des « grands » Beethoven (op. 131, en *ut dièse mineur*) et un fragment posthume de Fr. Schubert, un *Allegro assai* élégant et finement coloré, en *ut mineur*. Quant au dernier concert d'abonnement, il s'est terminé, comme le dit un confrère, en apothéose, avec un magnifique programme consacré à Bach, Beethoven et Wagner. Du vieux maître on entendit un *Concerto brandebourgeois* en *la majeur* pour piano, violon, flûte et orchestre (MM. F. Rehbold, F. Berber et M. Buyssens), puis la cantate *Ich habe genug* dans laquelle la nostalgie de la mort est exprimée d'une manière si émouvante qu'aucun interprète — non, pas même M. L. Frölich — ne semble assez détaché des contingences terrestres pour en rendre intégralement la pure beauté. La voix puissamment timbrée de M. Frölich se mouvait, du reste, avec plus d'aisance dans les fragments du III<sup>e</sup> acte de la *Walkyrie* où, en dépit d'un rôle qui n'est ni dans son répertoire, ni dans sa tessiture, M<sup>e</sup> Debogis avait consenti à être Brunehilde, dans la grande scène avec Wotan. Qui dira jamais la splendeur de ces pages que précédait la « Chevauchée des Walkyries » et que suivait l'« Incantation du feu », deux des *miracles* orchestraux de Rich. Wagner ! La première partie du programme s'était achevée sur une autre merveille : l'ouverture de *Léonore*, N° III, de L. van Beethoven. Genève et M. B. Stavenhagen peuvent être fiers de la superbe série de concerts de cet hiver.

Je l'ai dit en commençant, c'est seulement *du dehors* que, cette fois, je puis parler des solennités chorales et orchestrales de ces derniers temps. Nous nous attarderons quelque peu *autour* des œuvres. Au reste les renseignements que nous donnent nos correspondants sur les exécutions elles-mêmes se laissent résumer en peu de mots : à Genève, la *Veillée* (dont il est longuement question ailleurs) souffre d'une préparation insuffisante de l'orchestre — ce dont les circonstances locales sont seules responsables. — tandis que les chœurs sonnent merveilleusement, comme toujours lorsqu'un Léopold Ketten les forme et les entraîne ! Les solistes, nombreux et tous de valeur disparaissent néanmoins devant l'autorité et le charme de M<sup>e</sup> E. Jaques-Dalcroze elle-même. *Les Béatitudes*, au contraire, que M. Otto Barblan dirigea avec la sûreté et l'admirable conscience artistique que chacun se plaît à lui reconnaître, ont manqué à la fois du mysticisme et du réalisme vivant, parfois même brutal, qui les anime tour à tour. M<sup>e</sup> M.-L. Debogis, qui mérite de plus en plus d'être rangée au nombre des premières cantatrices de ce temps, et M. R. Plamondon dominaient de toute leur grandeur la nombreuse phalange des solistes. Quant à l'œuvre elle-même, que tout musicien connaît ou devrait connaître par le menu, elle vient d'être très justement appréciée par M. Gaston Carraud; en ces termes :

« *Les Béatitudes*, dont M. d'Indy a si bien noté le caractère épique dans son beau livre sur Franck, sont l'œuvre la plus grande de la musique française, une des plus grandes œuvres de la musique moderne. Œuvre inégale en quelques-unes de ses parties, et qui, malgré la richesse, l'harmonie majestueuse et la variété des formes musicales, laisse une impression de monotonie, parce que ses huit chants paraphrasent tour à tour sur un plan analogue les versets différents du Sermon sur la Montagne, et qu'opposant sans cesse les promesses d'une divine bonté à l'affreuse réalité humaine, elle ne marque pas la réalité de traits aussi heureux ni aussi forts que l'idéal. Faut-il prêter à Franck une ironie volontaire, s'il a traité à la façon de Meyerbeer le rôle des méchants ? Il en était assurément incapable. Ces passages médiocres disparaissent dans le pur rayonnement de l'ensemble. Franck ne savait exprimer que les sentiments dont il avait le cœur plein. Ceux de la violence, de l'orgueil, de la rapacité, il ne les connaissait que de nom. C'est la musique d'un Richard Strauss qu'il y eût fallu, en contraste avec celle du « Père Franck ». Mais dans ses parties supérieures — la fin de la première *Béatitude* la troisième presque tout entière, le début et la péroraizon de la cinquième, surtout la quatrième, la sixième et la huitième — cette œuvre, plus chrétienne que proprement religieuse, qui, dans sa réalisation musicale et dans son intention morale apparaît comme d'immenses variations sur un motif merveilleux, cette œuvre peut se placer en face des plus belles. La musique n'a jamais exprimé une foi plus lumineuse et plus obstinée dans le bien, une telle passion, brûlante presque comme la piété d'une sainte Thérèse, pour la justice. Et quels accents

dé pitié aussi, larges et généreux dans le chœur : *Reine implacable, ô Douleur* ; dans l'air admirable de la *Mater Dolorosa* !... »

On me dispensera de chercher une transition entre les *Béatitudes*, vaste « cathédrale de sons », et la *Création*, naïve et charmante arche de Noé du bon « papa » Haydn dont la foi simple et robuste sut du reste imprimer aussi à son œuvre un caractère de grandeur imposante et sereine. Aussi bien les *Béatitudes* furent-elles données à Genève et la *Création*, quelques jours plus tard, à Neuchâtel... Ecoutez ce qu'en dit M. Philippe Godet, car, pour n'être point celle d'un professionnel, l'opinion d'un homme tel que lui ne saurait être indifférente. C'est à la « Gazette de Lausanne » qu'il la donne, le lendemain du concert, et après avoir signalé l'apparition, dans les admirables forêts qui couronnent sa ville, des premières hépatiques (*« Anemone Hepatica*, commune autour de Neufchâtel dans les bois. Jean-Jacques Rousseau ») :

« Pour nous, c'est au Temple du Bas que nous avons goûté les merveilles de la Crédit, — celle du bon Haydn, interprétée par la Société chorale.

Quel brave homme que ce vieux maître, dont notre excellent musicographe M. W. Schmid évoque la sereine figure dans la notice qui se trouve en tête du programme ! C'est avec un plaisir extrême, et par instants avec émotion, que nous avons entendu, une fois encore, cet oratorio si connu, qui garde son exquise fraîcheur au milieu du moderne tintamarre, et où se reflète une âme pure et limpide.

Sa simplicité reposante est moins encore celle de l'art du compositeur que celle d'un cœur d'enfant, dont la candeur a ignoré les angoisses de la métaphysique. On y sent une inspiration qui s'épanche sans effort ni tourment d'une riche source intérieure, dont l'âge et l'expérience amère n'ont pu tarir l'abondance, ni troubler la pureté... Dire que Haydn avait plus de 60 ans quand il écrivait cette œuvre qui n'a pas une ride !

Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ?

On nous a donné de la *Création* une exécution très satisfaisante. L'ensemble — à part un instant d'hésitation au commencement de la troisième partie — a été excellent ; les chœurs, étudiés avec ce sérieux auquel la direction de M. Röthlisberger nous a depuis longtemps accoutumés ; les solistes, diversement remarquables.

M. Fröhlich a dit avec un art accompli le noble et candide récitatif de la deuxième partie ; et l'air de ténor ainsi que le trio qui la termine nous laissent une impression d'ineffable douceur. M. Plamondon a su rendre avec les plus délicates nuances les suaves accents d'Uriel. Quant à Mlle Dora de Coulon, sa voix a de précieuses qualités de fraîcheur et de souplesse ; sa diction est nette et pure ; elle a déployé dans les vocalises une vaillance charmante ; et surtout son chant est d'une élégance aisée et d'une distinction qui sont la marque personnelle de son talent. »

Le même jour, presque à la même heure où vibrait à Neuchâtel la musique du vieux maître autrichien, les accents de *Saint-Paul* retentissaient à Yverdon, sous la direction de M. P. Benner, comme pour célébrer encore *post festum* le centenaire de F. Mendelssohn-Bartholdy.

J'aurai l'occasion de revenir sur ce concert, dans ma prochaine chronique. Aussi ne me reste-t-il plus à mentionner que la seule grande audition chorale à laquelle j'ai assisté... et pour cause : celle qui groupa dans le temple de Morges environ deux cent cinquante chanteurs et instrumentistes, pour l'exécution d'un programme auquel on n'a su faire qu'un reproche, celui d'être trop beau. Mais vous saviez ou vous deviez savoir, mon cher Ed. C., que la partition entière de *Frithjof* était imposée à mes chanteurs pour le concours de Montréal ! Pour Brahms, je vous le concède, des voix d'anges ne seraient point de trop, mais jamais leurs célestes théories n'ont daigné se donner rendez-vous sur la galerie qui entoure mes orgues, à moins qu'il ne s'agisse de solistes : Mme Debogis dont l'interprétation fut, ce soir-là, idéale ; M. Rodolphe Jung, un baryton admirable comme chanteur autant que comme artiste ; M. Ch. Denizot, un ténor à la voix riche de promesses. Enfin, le prélude et la scène finale du III<sup>e</sup> acte des *Maîtres-Chanteurs* ont — je le sais, j'en ai des preuves multiples — fait courir dans la très nombreuse assemblée le frisson du beau ! Comment en pourrait-il être autrement, quand la figure d'un Hans Sachs se dresse devant l'esprit, s'impose à la sensibilité, quand « prêtre de l'Art vivant, de l'Art intégralement humain, Sachs unit Walther à Eva, la fière et fougueuse inspiration des élites au sentiment populaire, tendre, aimant, — la fiancée éternellement jeune... Et, présidant à cette union qui est son œuvre, il rattache ainsi la tradition à l'innovation, l'héritage des vieux maîtres aux promesses des libres génies »... Et, toutes choses égales d'ailleurs, que pourrais-je exiger de plus ? Mais voilà, il paraît à vous lire, mon

cher confrère, que « des trois compositeurs joués, Max Bruch est celui qui convient le mieux à ma nature »... Pauvre moi, que votre jugement oblige à ajouter aux trois **B** un quatrième : Bach, Beethoven, Brahms... Bruch ! Il me semble entendre aussitôt l'avertissement sévère de Sachs : « N'ayez mépris des Maîtres d'art ! » et... je tremble. Mais non, je ne l'ai point mérité, j'ai la conscience tranquille et, après ce petit plaidoyer *pro domo*, je m'empresse, chroniqueur et chroniqué tout à la fois, de signer G. H.

*L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la chronique de la « Suisse allemande ».*

## La Musique à l'Etranger.

### BELGIQUE

24 mars 1909.

D'excellentes matinées dominicales ont marqué les étapes hebdomadaires du mois écoulé, et parmi celles-ci, en commençant par **Bruxelles**, il nous faut signaler d'abord un magnifique concert Ysaye, dirigé, en l'absence du maître ordinaire, par M. van der Stücken, particulièrement réputé aux Etats-Unis ; c'est un chef habile, sympathique, aux gestes sobres, précis, — tout juste l'antithèse de l'exubérant Birnbaum. — Il a mis en parfaite lumière la belle symphonie en *ré* de Schumann et le poème symphonique *Tod und Verklärung* de Strauss, dont malgré le wagnérisme très apparent, nous préférerons l'expression si purement musicale aux raffinements multipliés et ingénieux de son byzantisme décadent ou à l'exaspération hystérique de ses dernières créations dramatiques. Au même concert, Fritz Kreisler a joué avec une merveilleuse pureté de style et de son, un sentiment juste, une distinction et un goût incomparables, le Concerto pour violon de Beethoven et de ravissantes choses de vieux maîtres italiens et français. Voilà la vraie interprétation classique, sans raideur et sans froideur où la sensation d'art pur n'est troublée par aucun excès de virtuosité ou d'expression. — Huit jours plus tôt, un autre maître que l'on fait volontiers passer comme « modèle classique » parmi les violonistes contemporains, César Thomson, jouait au Conservatoire. Ma foi, je ne discute pas son impeccable jeu, mais sa correction parfaite reste froide et, visiblement, le Concerto de Mendelssohn ne lui plaisait guère, étant trop éloigné de son tempérament, peu souple au reste, dédaigneux de cette fine élégance et de ce romantisme charmeur. Mais les circonstances le lui avaient imposé, car le Conservatoire fêtait l'anniversaire de Mendelssohn ; le directeur, M. Tinel dirigea à cette occasion la lumineuse *Symphonie italienne*, et l'accompagna d'une œuvre proche parente de celle-ci, mais d'un rang inférieur, la symphonie *Dans les Alpes*, celle-ci du musicien suisse Joachim Raff. Il y a de bonnes, de charmantes pages et l'œuvre était intéressante à connaître ; mais les titres des diverses parties nous préparent à une bien autre évocation des choses de la Haute-Montagne et font tort à l'œuvre ; mieux vaudrait n'en indiquer que le *ton*, la *mode* et les *mouvements* essentiels, comme faisait Mozart, etc. Les Hautes-Alpes demandent des « ascensionnistes » plus hardis et plus vigoureux, qui ont en eux quelque chose du génie de la grande montagne ; l'aimable vallée, le village riant et joyeux parlaient mieux au joli talent du disciple de Mendelssohn.

Lorsque Saint-Saëns écrivit le *Déluge*, donné récemment au Concert populaire, il s'était proposé aussi une de ces tâches colossales qui font parfois reculer les vrais génies. Le maître français réussit toutefois à donner de cette grande scène biblique une évocation très saisissante ; (le *Déluge* même, notamment ; 2<sup>e</sup> partie) l'impression de l'immobile et morne immensité recouverte d'eau sous laquelle dorment tous les germes de vie, puis le recul des flots, l'éveil de la nature purifiée, l'alliance du monde avec Dieu, tout cela est fixé en une musique dont la simplicité tout élémentaire, la noble plasticité, la clarté sont d'un art souverain. L'orchestre des Concerts populaires, les chœurs de la Monnaie, un quatuor des meilleurs artistes du théâtre dirigés par M. Dupuis ont donné de ces pages une excellente exécution. La *Sulamite*, de Chabrier, était au même programme. Quelle abondance de couleurs ici, quelle fougue, quel mouvement ! Mme Croiza, dans le rôle de la Sulamite — très difficile par les intonations, la puissance et la tessiture vocale exigées — y fut absolument remarquable. En somme, bonne séance qui termine la saison des Concerts populaires.

Une autre excellente séance de musique pour chœurs et orchestre fut celle de la Société Bach, avec le concours du réputé J. Messchaert dans la *Kreuzstab-Kantate* et un